

Sans domicile et confinés, ils se livrent dans un récit

L'un est à Saint-Gilles-Croix-de-Vie, dans un local associatif. L'autre à Niort (Deux-Sèvres), dans un hébergement public. Sans domicile fixe, Fred et Samuel ont pris la plume pour raconter leur quotidien.

Témoignage

Restez chez vous, et nous ?, C'est le titre d'un récit à quatre mains. Celui d'une galère quotidienne, faite de route, d'obstacles administratifs, de « survie », mais aussi d'entraide et de solidarité. Cette histoire prend forme, jour après jour, au travers d'échanges téléphoniques couchés sur le papier par Fred, 60 ans, sans domicile fixe confiné dans le local de l'Étape, association de Saint-Gilles-Croix-de-Vie.

Du cinéma à la rue

« J'ai toujours écrit. C'est une passion que je tiens de ma mère », raconte-t-il, atablé dans le petit appartement, entouré de livres. Né dans les Vosges, il a travaillé dans le cinéma, comme ingénieur du son. « J'ai travaillé pour Chabrol, j'ai croisé Depardieu », se souvient-il, ému. Il a ensuite « tenté un roman, puis un scénario de film... Mon seul regret, c'est de ne pas avoir été au bout ».

À la place, il sera technicien, dans un cinéma. Avant de perdre ce travail et de se retrouver à la rue, il y a environ sept mois. Ensuite, la route, à travers la France, au gré des hébergements d'urgence. Jusqu'à Saint-Gilles, où les bénévoles de l'Étape l'accueillent le 14 mars. « Je ne pouvais rester que deux nuits, c'est la règle. Je devais repartir le lundi 16. »

Mais ce week-end-là, l'actualité s'emballa et on commence déjà à entendre parler de confinement. « Je ne savais pas où aller. Au moment de partir, les bénévoles m'ont dit : "Tu restes ici". » Fred est encore là, trente-sept jours plus tard. Dans une vie où « passer deux jours au même endroit, c'est déjà énorme ». Cette pause, il a décidé de la mettre à profit pour écrire.

« C'est Samuel qui me l'a proposé. Il y avait déjà pensé, mais il est beaucoup plus réservé que moi », décrit Fred. Samuel, 33 ans, c'est son ami, son compagnon d'infortune. Son « petit frère », même, depuis leur rencontre, le 24 décembre dernier, à Fontenay-le-Comte. « Aux Restos du cœur, il m'a taxé une clope. Il m'a montré le squat dans lequel il vivait. Je lui ai dit qu'il ne pouvait pas rester là et je lui ai proposé de partager ma



Dans le local de l'association l'Étape, à Saint-Gilles-Croix-de-Vie, Fred, 60 ans, découpe les articles d'« Ouest-France » qui parlent des sans domicile fixe pendant le confinement. Pour lui, ils sont trop peu nombreux.

PHOTO : OUEST-FRANCE

toile de tente. On en a fait un "deux-pièces". »

Des nuits sans sommeil

Samuel est confiné à Niort (Deux-Sèvres), dans un hébergement géré par la Ville. Chaque soir, ils s'appellent, écrivent à deux, et Fred note le tout, sur des feuilles à grands carreaux, de son écriture aux larges boucles. Ils reviennent sur leur rencontre, leur quotidien : l'errance de ville en ville, les nuits sans sommeil. « Même hébergé, on ne dort pas bien. Car on n'a qu'une chose en tête : l'appel au 115, à 8 h, et on se demande où on va être envoyé cette fois. »

Ils y racontent aussi leur crise du coronavirus à eux, faute de voir assez d'articles sur le sujet dans les journaux. « On parle des gens qui sont chez eux, en Ehpad, ou bloqués à l'étranger. Des gens qui se plaignent pour les courses, les vacances, le coiffeur... Mais presque pas des SDF et des migrants. »

Fred s'estime chanceux. « Ici, je ne

manque de rien. » Mais il pense aux autres, à ceux qui ne bénéficient pas de la même attention. « Des nuitées d'hôtel, des bons alimentaires sont normalement distribués aux plus démunis. Encore faut-il savoir à qui s'adresser : administrations, associations... La plupart sont fermées à nous. Nous sommes invisibles. »

« Deuil par correspondance »

Et puis, Fred raconte son « deuil par correspondance » : le Covid-19 a emporté son frère et son beau-frère, dans l'Est. Et a aussi failli lui prendre sa nièce. « Ma sœur a dû affronter cela toute seule. Moi, j'étais bloqué ici, sans téléphone, avant que les bénévoles m'en achètent un... », s'émeut-il.

Enfin, ils disent leur peur du « jour d'après. Quand tous ceux qui ont été mis à l'abri, comme nous, seront mis dehors. Le 11 mai, ce sera de nouveau la galère, les appels au 115... Quand j'y pense, ça me rend malade. Et personne n'en parle ! »

En attendant, Fred continue de chercher du travail. D'habitude, il est presque toujours sur la route, ce qui complique les choses. « Heureusement qu'il y a les bénévoles pour nous aider dans les démarches. Sans eux, on ne pourrait rien faire. » Mais même fixé pour un temps, sa situation lui ferme des portes. « Chaque fois que je donne un CV, on me demande ma domiciliation. Quand je donne l'adresse de l'association, je vois les regards changer. »

Si Fred et Samuel se sont lancés dans ce travail d'écriture, c'était d'abord « pour exister », exprimer leur « colère ». Mais ensuite, c'est devenu un moyen de s'adresser aux autres qui sont dans la même situation. « Pour qu'ils se disent : "Moi non plus, je ne dois pas me laisser bouffer". » Une fois terminé, Fred tapera son texte. Il s'arrangera pour en laisser un exemplaire dans chaque halte où il séjournera.

Nicolas CAMPITELLI.

« Notre prix sera la satisfaction d'exister »

Un premier extrait du récit *Restez chez vous, et nous ?* :

« Ce mardi 24 décembre 2019, nous nous sommes rencontrés aux Restos du cœur dans l'espoir d'obtenir un colis alimentaire d'urgence. Et oui, ma poule, pour manger il faut que ce soit urgent (MDR).

Drôle d'endroit pour une rencontre, je t'ai taxé une cigarette, le dialogue s'est noué entre nous deux. J'ai tout de suite vu en toi un mec cassé, mais debout et droit dans ses bottes. [...]

Ce soir-là, tu m'as appelé « petit frère », quel bonheur. L'amitié, c'est

comme le bon vin : elle se bonifie avec le temps.

Nous avons décidé d'écrire à quatre mains un pan de notre histoire, de notre rencontre, ces petites tranches de vie pas très épaisses mais suffisantes pour surmonter toutes ces galères. Nous sommes et serons encore séparés par ce foutu 115, faute de place au même endroit, mais nous allons, non, nous l'écrivons, notre histoire.

Ha ! Pour le Goncourt, c'est raté. Mais notre prix sera la satisfaction d'exister. C'est parti. »

« Toute une journée de perdue sur la route »

Un second extrait du récit *Restez chez vous, et nous ?* :

« Allô ! Le 115, bonjour madame, je vous appelle pour savoir s'il y a une place disponible dans une halte pour dormir ce soir. » Attente... « Oui monsieur, vous pouvez vous rendre à tel endroit avant 17 h. » 115, numéro magique, pour un soir, un lit.

Certains diront que l'on a de la chance et que l'on n'a pas à se plaindre. Mais on ne se plaint pas. S'engage alors une course contre la montre car, des fois, notre halte du soir peut se trouver assez loin et l'on prie pour

que l'auto-stop marche bien et que l'on soit à l'heure, sinon, place prise par un autre. L'angoisse de penser : « Où vais-je atterrir ? Avec qui vais-je être ? Pourvu que tout aille bien. » [...]

Douche, repas englouti et au lit, et là, commence une longue nuit. [...] Toute une journée de perdue sur la route, à rejoindre un abri, vous appelez cela la vie ? Ne serait-ce pas plus simple que les villes ou communes nous installent [...] sous une toile de tente, le temps pour nous d'effectuer nos démarches indispensables à la vie ? »